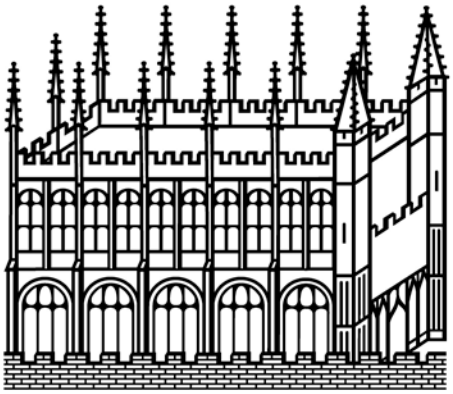


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Bengesco 1730

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

V6.A6.H (2)

NOTES
SUR LA LETTRE
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A MONSIEUR
HUME.
PAR M. L....

NOTES
SUR LA LETTRE
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A MONSIEUR
HUME.

Page 4. *Intimement perſuadé qu'on doit lui élever une ſtatue.*

MONSIEUR de Voltaire aurait dû citer le paſſage où Jean-Jacques dit qu'il lui faut une ſtatue. C'eſt à la page 127. de ſa lettre à M. l'Archevêque de Paris, imprimée à Amſterdam chez

Marc Michel Rey en 1763. Voici les propres paroles.

» Oui, je ne crains point de le » dire, s'il exiſtait en Europe un ſeul » gouvernement vraiment éclairé, un » gouvernement dont les vûes fuſſent » vraiment utiles & ſaines, il m'eût » rendu des honneurs publics, il m'eût » élevé des ſtatues.

Ainſi M. de Voltaire ſe trompe en diſant que Jean-Jacques croit que la moitié de l'univers eſt occupée à lui dreſſer des ſtatues. M. Jean-Jacques ſemble dire poſitivement le contraire; car il prétend qu'il n'y a qu'un gouvernement éclairé qui doive le faire ſculpter en marbre ou en bronze; & comme il dit du mal de tous les gouvernemens à tort & à travers, on voit bien que s'il eſt ſculpté, ce doit être dans la poſture où l'on ne voit que la tête & les mains d'un homme dans la machine de bois élevée au milieu du marché de Londres.

Page 5. *Aux protecteurs qu'il avoit alors à Paris.*

Jean-Jacques Rouſſeau fut accueilli à Paris avec quelque bonté, mais il ſe brouilla bien-tôt avec preſque tous ceux auxquels il avait obligation. On ſçait comment il ſortit de la maiſon qu'un Fermier Général & Madame ſa femme lui avaient accordée au Village de Montmorency, maiſon dans laquelle il étoit nourri, chauffé, éclairé à leurs dépens, & où l'on avoit la délicateſſe de lui laiſſer ignorer tant de bienfaits, ou du moins on lui fourniſſait le prétexte de feindre de l'ignorer.

Il s'attira tellement la haine de tous les honnêtes gens, qu'il eſt obligé de l'avouer dans ſa Lettre à M. l'Archevêque de Paris (page 3.) « Je me ſuis » vû, dit-il, dans la même année, » recherché, fêté même à la Cour, » puis inſulté, menacé, déteſté, mau-

» dit. Les ſoirs on m'attendait pour » m'aſſaſſiner dans les rues, les ma- » tins on m'annonçait une Lettre de » cachet.

On demande comment il ſe pourrait faire qu'il fût généralement maudit, déteſté, ſans avoir fait du moins quelque choſe de déteſtable ?

Page 6. *Qui venait de donner à Paris un grave Opéra & une Comédie.*

Cette Comédie dont on parle eſt intitulée *l'Amant de ſoi-même.* Elle fut ſifflée. Il eut le courage & la modeſtie de la faire imprimer. Voici comme il parle dans ſa préface : *Il eſt vrai qu'on pourra dire un jour ; cet ennemi ſi déclaré des ſciences & des arts fit pourtant & publia des piéces de Théâtre ; & ce diſcours ſera, je l'avoue, une ſatyre très-amère, non de moi, mais de mon ſiècle.* L'Opéra fut mieux reçu. On a dit à Lyon

que le Muſicien Gautier était l'auteur de la muſique qu'on avait trouvée dans ſes papiers ; & qui fut ajuſtée enſuite par Jean-Jacques aux paroles. Cet Opéra était dans le goût des Opéra comiques. Au reſte, c'eſt aux amis & aux parents du feu ſieur Gautier à dire ſi cette muſique eſt de lui, ce qui importe fort peu.

Page 9. *Le Prédicant de Moutiers-Travers, homme d'un eſprit fin & délicat.*

On a très-mal inſtruit M. de Voltaire, ſi on lui a dit que M. de Montmolin ſe piquait de fineſſe & de délicateſſe ; c'eſt un homme très-ſimple & très-uni, à qui l'on n'a reproché que de s'être laiſſé ſéduire trop long-temps par Rouſſeau.

Non ſeulement la déclaration de Jean-Jacques Rouſſeau contre le Livre

de l'Eſprit, & contre ſes amis, eſt entre les mains de M. de Montmolin, mais elle eſt imprimée dans un écrit de M. de Montmolin, intitulé, *Réfutation d'un Libelle*, page 90. Ce trait de Jean-Jacques n'eſt pas ſeulement d'un hypocrite qui ſe mocque de ce qu'il y a de plus ſacré, ce n'eſt pas ſeulement le délire d'un extravagant qui a changé trois fois de ſecte & qui avait fait abjuration de la Religion Catholique à Genève, pour aller vivre en France ; c'eſt une baſſe ingratitude mêlée d'une envie ſecrette contre M. Helvetius, l'un de ſes bienfaiteurs ; c'eſt une calomnie infâme : car jamais M. Helvetius n'enſeigna le matérialiſme ; il ſe déclara hautement contre cette opinion ; il défavoua comme le grand Fénélon Archevêque de Cambray, tout ce qu'on avait trouvé de reprehenſible dans ſon ouvrage. Il ſe rétracta avec la ſimplicité d'une ame

reſpectable, il força ſes perſécuteurs à l'eſtimer. C'était une atrocité abominable au ſieur Jean-Jacques de rouvrir des playes qui ſaignaient encore, & de ſe rendre l'accuſateur d'un homme qui avait eu pour lui les plus grandes bontés. Peut-il s'étonner après cela d'avoir été *déteſté & maudit ?*

Page 8. *Les petits garçons & les petites filles lui jetterent des pierres.*

Il eſt vrai qu'on jetta quelques pierres à Jean-Jacques Rouſſeau & à la nommée le Vaſſeur qu'il traîne partout avec lui, & qui était apparemment la confidente de Madame de Volmar. Cela pouvait avoir cauſé du ſcandale à Moutiers-Travers, & avoir été l'occaſion de cette grêle de pierres, qui n'a pourtant pas été conſidérable, & dont aucune n'atteignit le ſieur Jean-Jacques ni la le Vaſſeur.

Il eſt naturel que l'extrême laideur de cette créature, & la figure groteſque de Jean-Jacques déguiſé en Arménien, ayent induit ces petits garçons à faire des huées & à jetter quelques cailloux: mais il eſt faux que Jean-Jacques ait couru le moindre danger.

La Requête que le ſieur Jean-Jacques Rouſſeau préſenta pour être enfermé, ne fut point adreſſée préciſément à Leurs Excellences du Conſeil de Berne, mais à M. le Baillif, Gouverneur de l'Iſle de S. Pierre, où Jean-Jacques était alors caché ; il prie ce Magiſtrat d'obtenir pour lui cette grace. Il aurait été en effet très à plaindre d'être réduit à cette extrêmité, ſi ſes fureurs orgueilleuſes & extravagantes ne l'avaient pas rendu indigne de toute pitié.

La condamnation des Lettres de la

Montagne ; qualifiées de *calomnies atroces*, par les Seigneurs Plénipotentiaires, eſt du 25 Juillet 1766.

Ces Lettres de la Montagne ſont un ouvrage encore plus inſenſé, s'il eſt poſſible, que la profeſſion de foi qu'il ſigna entre les mains de M. de Montmolin. L'objet de ces lettres eſt d'animer une partie des Citoyens de ſa patrie contre l'autre. Mais dans les cinq premiéres Lettres il ne parle que d'un Roman qu'il a fait ; intitulé *Emile*. Il n'eſt occupé qu'à juſtifier ſon Roman ; il ne parle que de lui-même, & après avoir dit à l'Archevêque de Paris qu'il eſt le ſeul auteur qui ait jamais dit la vérité, & qu'on lui doit des ſtatues, il dit aux bourgeois de Genève, page 136. *qu'il a fait des miracles tout comme notre Seigneur, qu'il n'a tenu qu'à lui d'être prophête.*

Il appelle Cicéron *un Rhéteur*, page

108. Ainſi le bon-homme ſe croyant plus grand Orateur que Cicéron, & plus puiſſant en œuvres que Jeſus-Chriſt, il n'eſt pas étonnant qu'on lui ait propoſé de bon bouillon & des herbes rafraîchiſſantes.

Ces Lettres de la Montagne ſont d'ailleurs d'un mortel ennui pour quiconque n'eſt pas au fait des diſcuſſions de Genève. Elles ſont aſſez mal écrites.

Le petit nombre de gens qui ſe ſont intéreſſés quelque temps à ces querelles paſſagères, ſait que le ſieur Jean-Jacques Rouſſeau a fait un Roman ſur l'éducation. L'auteur de ce Roman d'*Emile* a oublié que pour bien élever un jeune homme, il faudrait avoir été ſoi-même honnêtement élevé.

Ce livre eſt une compilation indigeſte de paſſages tirés de Plutarque, de Montagne, de S. Evremont, du Dictionnaire Encyclopédique & de trente

autres auteurs. Il s'eſt trouvé un pédant qui s'eſt donné la peine de faire un gros recueil, non-ſeulement de tous les paſſages que Rouſſeau a copiés, mais encore de ceux qui n'ont qu'une très-légère reſſemblance avec les ſiens. Il a intitulé ce livre, *Les Plagiats de Jean-Jacques Rouſſeau ;* il eſt imprimé à Paris chez Durand. On convient que ce livre eſt fait avec beaucoup de mauvaiſe foi & de groſſiéreté, comme la plûpart des livres de pure critique. L'auteur s'acharne ſans goût & ſans eſprit contre des choſes très-innocentes, & on l'a comparé à un chien affamé qui aboye aux paſſants en rongeant les os de Rouſſeau : auſſi cet ouvrage a-t-il eu le ſort de tous ceux de ſon eſpèce, d'être anéanti à ſa naiſſance. Il eſt d'un homme aſſez mépriſé dans la Littérature. Mais quoique cette critique ſoit mauvaiſe, le livre de Rouſſeau n'en eſt pas meilleur.

La choſe dont il eſt le moins parlé dans l'ouvrage de Rouſſeau ſur l'éducation, c'eſt l'éducation même. Il y fait l'éloge des Sauvages, il y fait la ſatyre de tous ceux qui ſervent la ſociété. Il ſuppoſe qu'il eſt chargé de former un jeune Seigneur ; & au lieu de s'y prendre comme on fait dans l'Ecole Militaire, qui eſt le plus beau monument du regne de Louis XV, il fait apprendre le mêtier de menuiſier à ſon pupille, & voici comme il juſtifie cette belle inſtitution.

« Que des coquins, dit-il, ménent » les grandes affaires, peu vous im» porte ; vous entrez dans la premiere » boutique du métier que vous avez » appris : Maître, j'ai beſoin d'ouvra» ge ; Compagnon, mettez-vous là, » travaillez ; avant que l'heure du « dîner ſoit venue, vous aurez gagné » votre dîné.

Ce n'eſt point ainſi, ce me ſemble,

que s'exprimait le grand Fénélon, & ce n'eſt point ainſi que Mentor élevait ſon Télémaque. M. Jean-Jacques veut que ſon élève ſoit ignorant juſqu'à l'âge de quinze ans, & qu'il ſçache raboter au lieu d'apprendre la Géométrie, l'Hiſtoire, la Tactique & les belles-Lettres.

Son élève demande à ſa mère *comment on fait les enfans ?* la mère répond que *c'eſt en piſſant douloureuſement* ; & Jean-Jacques trouve cette réponſe ſublime.

L'Auteur ſentit dans le fond de ſon cœur que cet ouvrage pourrait ennuyer. Que fit-il pour le rendre un peu piquant ? Il feignit d'avoir un gentilhomme Chrétien à élever ; il ajoute à ſon livre un volume entier contre le Chriſtianiſme, volume rempli de contradictions ſelon l'uſage de l'auteur. Il raconte à ſon jeune homme, que lui Jean-Jacques s'enfuit autrefois de la



boutique de ſes parents, qu'il alla en Savoye ſe faire Catholique pour avoir du pain ; qu'il eut le bonheur d'être reçu dans un hôpital ; qu'il contracta dès lors la noble habitude de ſe brouiller avec ſes bienfaiteurs ; qu'il s'enfuit de cet hoſpice, qu'il alla demander l'aumône à un Vicaire de Village, & que ce Vicaire lui apprit que le Chriſtianiſme eſt ridicule. Voici comme il fait parler ce Prêtre.

» L'idée de création confond. Qu'un » être que je ne conçois pas donne l'e- » xiſtence à d'autres êtres, cela n'eſt » qu'obſcur & incompréhenſible ; mais » que l'être & le néant ſe convertiſ- » ſent l'un dans l'autre, c'eſt une claire » abſurdité.

Après un tel galimatias il compile tout ce qu'on a dit contre notre Religion. Il pille les Herbert, les Bolingbroke, les Shafftburi, les Bayle, les Boulainvilliers, les D'Argens, les

Frerets, les Boulangers, les Colins, les Volſton, les Maillet, les Meſſiers, les Tilladet, les La Métrie, les Dumarſais & même Spinoſa.

Voilà ce qui a donné quelque vogue à ce livre, & quelques protecteurs à l'Auteur. Il s'eſt trouvé même des perſonnes aſſez ſimples, pour croire que ce livre eſt bien écrit. Si cela eſt, le Télémaque l'eſt donc bien mal. Il n'y a guères de page dans le roman d'Emile où l'on ne trouve des fautes contre la langue : le ſtyle eſt tantôt bas & tantôt violent. Les injures qu'il prodigue aux Rois, aux Miniſtres, aux grands, aux riches, ont pu ſéduire des lecteurs Cyniques qui ont pris de l'audace pour de l'éloquence, & une baſſe envie pour de l'eſprit philoſophique.

Il eſt vrai qu'il y a dans le diſcours du Vicaire Savoyard une douzaine de pages éloquentes ; mais en général, ſi

ce ſtyle découſu, inégal, confus & ſans harmonie prenait le deſſus, ç'en ſerait fait de la littérature Françaiſe.

Mr. De Voltaire ſe trompe ſur la date des lettres de Rouſſeau écrites de Veniſe à Mr. Du Theil. Il y en a trois du 8, du 15 Août & du 24 Octobre 1744, & non pas 1743. Elles ſont encore plus humiliantes que M. De Voltaire ne le dit, & la troiſiéme finit par une délation ménagée artificieuſement contre Mr. le Comte de Montaigu ſon maître; cela n'eſt pas Philoſophe.

Mr. du Theil n'honora point Rouſſeau d'une réponſe; pluſieurs perſonnes parmi nous ont vu l'original de ces lettres écrites & ſignées de la main de Rouſſeau.

EXTRAIT

Des Lettres du Sr. Jean-Jacques Rouſſeau, employé dans la maiſon de Mr. le Comte de Montaigu, écrites en l'an 1744 à Mr. du Theil, premier Commis des affaires étrangères. Ces Lettres ont été conſervées par haſard chez les héritiers de Mr. du Theil.

Premiere Lettre, du 8 Août, reçue le 23.

» J'oſe porter juſqu'à vous mes juſ-
» tes & très reſpectueuſes plaintes con-
» tre un Ambaſſadeur du Roi & con-
» tre un maître dont j'ai mangé le
» pain.... Il y a quatorze mois que
» je ſuis entré chez M. le Comte
» de Montaigu en qualité de Secré-
» taire (*).... Mr. l'Ambaſſadeur....
» voulut avant-hier me faire mon
» compte.... Son Excellence ne pou-

(*) Il n'étoit que ſous-Secrétaire.

» vant m'obliger à conſentir à paſſer
» ce compte comme elle le voulait,
» me propoſa en termes très-nets d'y
» ſouſcrire ou de ſauter par la fenê-
» tre, &c.... il m'ordonna, en me
» voyant ſortir, de vuider ſon Palais,
» & de n'y jamais remettre les pieds....
» Pardonnez, Monſieur, la liberté que
» je prends d'implorer votre protec-
» tion contre les traitements que Mr.
» l'Ambaſſadeur exerce ſur le plus zélé
» & le plus fidèle domeſtique qu'il
» aura jamais.... Je ſçais, Monſieur,
» combien de préjugés ſont contre
» moi; je ſçais que dans les démê-
» lés entre le maître & le domeſti-
» que, c'eſt toujours ce dernier qui a
» tort.... Votre généroſité & mon bon
» droit ſont mes ſeuls protecteurs....
» J'ai l'honneur d'être avec un pro-
» fond reſpect, Monſieur, votre très-
» humble & très-obéiſſant ſerviteur.

A Veniſe le 8 Août 1744.

Autre Lettre du 15 Août, reçue le 29.

Monſieur,

» Depuis la Lettre que j'eus l'hon-
» neur de vous écrire le 8 de ce mois,
» Mr. l'Ambaſſadeur m'a menacé de
» me faire périr ſous le bâton : il m'a
» envoyé ſept ou huit fois ſon gentil-
» homme avec la ſolde du compte,
» m'intimant l'ordre de partir ſur le
» champ de Veniſe, ſous peine d'être
» aſſommé de coups de bâton matin
» & ſoir.

La troiſiéme Lettre eſt du 11 Octobre 1744, reçue au vieux Briſac le 16, & datée de Paris à l'hôtel d'Orléans, rue du Chantre, près le Palais Royal.

Elle dit à peu-près les mêmes choſes ; il ajoute ſeulement, *J'implore votre protection & quelques marques de*

votre bonté, qui me réhabilitent aux yeux du public.

Il s'imaginait dès-lors que le public avait les yeux fixés ſur lui. Toutes ces lettres ſont ſignées *Rouſſeau* avec paraphe. Il ne paraît pas qu'on trouvât ſes plaintes bien fondées ; & Jean-Jacques Rouſſeau, pour ſe réhabiliter, alla chercher ailleurs des maîtres qui lui donnaſſent des gages. Il faut avouer que voilà un plaiſant Secrétaire d'Ambaſſade ; il a reçu de grands honneurs, & ſa vanité eſt tout-à-fait bien placée !

La *nouvelle Julie*, ou la *nouvelle Héloïſe*, eſt un roman en ſix volumes, imprimé à Amſterdam chez Marc-Michel Rey en 1761.

Ce roman eſt un recueil de lettres que s'écrivent deux amants Suiſſes, à l'imitation des Romans Anglais de *Pamela* & de *Clariee*. Mais l'imitation

eſt ſi mauvaiſe, que ce roman eſt aujourd'hui entiérement oublié. Il n'y a ni expoſition, ni nœud, ni dénouement, ni avantures intéreſſantes, ni raiſon, ni eſprit. C'eſt un précepteur lâche & inſolent qui fait un enfant à ſa pupille, & qui en reçoit de l'argent; qui veut ſe battre contre un Pair d'Angleterre, & qui en reçoit l'aumône. La pupille, groſſe du précepteur, épouſe un Ruſſe dans un village de Suiſſe, & pour ſe tirer d'affaire elle accouche d'un faux germe.

Comme les Auteurs ſe peignent aſſez dans leurs ouvrages, le précepteur va fréquenter à Paris les mauvais lieux. C'eſt de ces honnêtes retraites qu'il inſulte les Dames de la cour, c'eſt de-là qu'il écrit à ſa Julie des invectives contre la muſique de Rameau, & qu'il dit que ſes airs *reſſemblent à la courſe d'une oye graſſe, ou à une vache qui galoppe.*

Le héros de ce Roman moral prononce devant ſa chaſte Suiſſeſſe de ces mots trop uſités par la canaille ; & ſa maîtreſſe lui dit qu'elle a entendu quelquefois ces paroles dans la bouche des portefaix. Il peint noblement des valets qui *poliſſonnent dans une cour*. Il dit *que les ames humaines veulent être accouplées ; qu'on meſure à Paris ſes maximes à la toiſe, que les dîners de Paris ne différent pas beaucoup des tables d'auberge*. Ce n'était pas ſur ce ton que Madame de la Fayette écrivait la *Princeſſe* de *Cleves* & *Zaïde*.

Jean-Jacques conſeille ailleurs au Dauphin de France, au Prince de Galles & à l'Archiduc d'épouſer la fille du bourreau ſi elle eſt belle & honnête, car c'eſt toujours l'honnêteté qui dirige Jean-Jacques.

Ce qu'on peut remarquer dans ce Roman, c'eſt le commencement de la préface. » Il faut, dit l'Auteur, des

» ſpectacles

» ſpectacles dans les grandes Villes,
» & des Romans aux peuples corrom-
» pus. J'ai vu les mœurs de mon temps,
» & j'ai publié ces Lettres.

Il eſt aſſez étrange qu'un homme qui s'avoue publiquement un corrupteur ait voulu faire enſuite le légiſlateur ; mais il inſtruit les hommes comme il dirige les filles.

Ce maître fou quitta en 1762 les lieux honnêtes où il alloit penſer à Julie avec des Officiers Suiſſes, pour enſeigner à l'Europe les principes du droit politique, ou Contract Social, qu'on a nommé *le Contract inſocial*. C'eſt un ouvrage obſcur, mal digéré, plein de contradictions & d'erreurs. Les ſatyres mêmes, dont il fourmille, n'ont pu lui donner de la vogue. Il a beau dire (page 163) que ceux qui parviennent dans les Monarchies ne *ſont le plus ſouvent que de petits brouillons, de petits fripons, de petits intri-*

TAYLOR INST. OXFORD

guants, à qui les petits talents qui font parvenir aux grandes places, ne ſervent qu'à montrer leur ineptie auſſi-tôt qu'ils y ſont parvenus....

On eſt ſi accoutumé à ces lieux communs d'impertinences, qu'ils n'ont pas fait la plus légère ſenſation. Ce ſtyle inſolent & violent qu'on a voulu mettre à la mode, n'eſt plus de mode; on commence à revenir à la raiſon; on ſent enfin que la ſageſſe & la décence doivent conduire la plume de tout écrivain qui veut mériter l'approbation des honnêtes gens. *Sapere eſt & principium & fons.*

Il eſt dit dans cet Ouvrage *qu'il n'y a qu'un Pays dans l'Europe capable de Légiſlation, & que ce Pays eſt l'Iſle de Corſe* (page 110) C'eſt là qu'il eſt dit que les Tartares *ſubjugueront bientôt infailliblement la Ruſſie, l'Allemagne & la France* (page 96.) C'eſt là qu'il eſt dit *que le Peuple Anglais*

penſe être libre, mais qu'il eſt eſclave & qu'il le mérite bien (page 214.)

Il n'a pas apparemment envie d'aller chercher un aſile à Veniſe. Il dit (page 248.) que la Nobleſſe y eſt Peuple, que c'eſt une multitude de Barnabotes ; que la Bourgeoiſie de Genève repréſente exactement le Patriciat Vénitien, & que les Payſans de Genève repréſentent les ſujets de terre ferme. Il ignore que parmi les ſujets de terre ferme, à Padouë, à Vicence, à Vérone, à Breſcia, à Bergame, à Crême, &c. il y a mille familles de la plus ancienne nobleſſe.

Ainſi, en inſultant toutes les nations, toutes les conditions de la vie, tous les arts qu'il a voulu lui-même cultiver, & tous les hommes avec leſquels il a vécu, cet écrivain s'eſt flatté d'uſurper, par une inſolence cynique, une réputation qu'on n'acquiert jamais que par le génie. Il a calomnié

les Philoſophes qui l'avaient reçu ; protégé & inſtruit ; ingrat envers ſes maîtres, envers ſes amis, envers ſes bienfaiteurs, recevant l'aumône d'un bourgeois inconnu, parce qu'il croit qu'on n'en ſaura rien, & la refuſant de la main d'un Prince, parce qu'il croit qu'on le ſaura. Il s'eſt imaginé que ſes biſarreries lui feraient un nom.

Il appelle M. Tronchin *Jongleur*, dans ſa Lettre à M. Hume, tandis que lui-même pouſſe le charlataniſme juſqu'à s'habiller à l'orientale à Paris & en Angleterre, pour attirer ſur lui les regards de la populace qui le dédaigne.

Il parle de mœurs & de décence, & de la ſainte vertu. Cela s'accorde mal avec les ſuites des récréations philoſophiques qu'il prenait dans ces lieux honnêtes où il oubliait la Suiſſeſſe ruſſe, Madame de Volmar. Celui qu'il

traite de *Jongleur* lui a fourni le chirurgien, dont la main, tout habile qu'elle eſt, n'a pas plus guéri ſon corps par ſes opérations gratuites, que les remontrances de ſes amis n'ont pu guérir ſon cœur.

Il a mis le trouble dans ſa Patrie avant d'en ſortir, comme un incendiaire qui s'enfuit après avoir allumé la méche. Celui-là certes a eu raiſon, qui a dit que Jean-Jacques deſcendait en droite ligne du barbet de Diogène accouplé avec une des couleuvres de la diſcorde.

On n'aurait pas reproché à d'autres ſans doute ces opprobres ou connus ou ſecrets, dont on eſt forcé de montrer ici la turpitude. Il y a des faibleſſes & des humiliations qu'on doit laiſſer dans les ténébres, quand les affligés reſtent dans une obſcurité modeſte, quand ils ne lévent point une tête audacieuſe, quand ils ne diſtillent point

le fiel & l'outrage. Mais c'eſt ici un procès perſonnel qui exclut tous les égards ; & puis qu'il eſt permis à un Diogène ſubalterne & manqué, d'appeller Jongleur le premier Médecin de Monſeigneur le Duc d'Orléans, un Médecin qui a été ſon ami, qui l'a viſité, traité, qui a été au rang de ſes bienfaiteurs ; il eſt permis à un ami de M. Tronchin de faire voir ce que c'eſt que le perſonnage qui oſe l'inſulter. On peut ſur le fumier où il eſt couché & où il grince les dents contre le genre humain, lui jetter du pain s'il en a beſoin ; mais il a fallu le faire connaître, & mettre ceux qui peuvent le nourrir à l'abri de ſes morſures.

Finiſſons par faire ſentir qu'un charlatan qui a laſſé la pitié de ſes bienfaiteurs & l'indignation publique, n'a pu deshonorer que lui-même, & non pas la Littérature.

DÉCLARATION
DE L'EDITEUR.

Ces remarques ſont d'un Magiſtrat.

La Lettre au Docteur Panſophe n'eſt point de M. de Voltaire. Voici ſon déſaveu.

JE n'ai jamais écrit la Lettre au Docteur Panſophe. Je m'en ferais honneur ſi elle était de moi. J'ai dû écrire celle que j'ai adreſſée à M. Hume, comme M. Walpole & M. d'Alembert ont dû écrire de leur côté. Je mépriſe comme eux Rouſſeau. Les faits que j'ai cités ſont vrais, & j'ai fait mon devoir en les citant. Je me ſuis trompé ſur les dates. L'Auteur des remarques a raiſon en tout. Il n'y a jamais que l'agreſſeur & que l'impoſteur qui ait tort; & dans

des affaires qui intéreſſent la ſociété ; ceux qui confondent les offenſeurs avec les offenſés n'ont pas raiſon. Fait au Château de Ferney en Bourgogne le 1^er^ Décembre 1766.

VOLTAIRE.

F I N.



14154472



